

La période faste de la plus grande zone industrielle hongroise est désormais révolue. Pourtant, Csepel Művek (CSM), situé dans le 21e arrondissement de Budapest, demeure un lieu de vie, de travail et de débauche. Portrait poétique, humain et nostalgique d'un lieu chargé d'histoire.

✘ Cet article a été publié sur [la page Facebook du Budapest Kultur Lab](#), sur laquelle vous pouvez retrouver toutes les productions des étudiants du master 1 de l'Institut de journalisme de Bordeaux-Aquitaine (IJBA), en immersion à Budapest du 8 au 16 mai 2017.

L'odeur âcre du métal en fusion pénètre dans les narines. Les oreilles, elles, sifflent sous la respiration d'énormes presses qui battent le métal, inlassablement, depuis 1882. Le sol de la rue Színesfém tremble. En ce samedi matin de mai 2017, Csepel Művek, transpire, crache, halète. Au rythme des machines. Et des hommes.



« CSM n'est plus que l'ombre d'elle même »

Sur 250 hectares, s'étendent usines, entrepôts et des foyers d'ouvriers. Aujourd'hui, près de 10.000 ouvriers y vivent. Y dorment. Y travaillent. Lorsque l'Union Soviétique a réquisitionné CSM au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, près de 20.000 ouvriers travaillaient dans la zone industrielle construite par Manfred Weiss. « *C'est une ville dans la ville, qui ne dort jamais vraiment, mais qui n'est plus que l'ombre d'elle même. CSM est à l'automne de sa vie. Sauf qu'à la place des feuilles mortes, on y trouve des cheminées rouillées* », médite Anikó Toth, architecte. Aujourd'hui, près de 75% des usines sont désaffectées.



Le destin de la jeune femme est doublement lié à cette CSM : une thèse, soutenue en 2014 et inspirée des études du « [Retina Project](#) », sur la revalorisation de cette frange urbaine en décrépitude, ainsi qu'un père directeur d'usines spécialisées dans la conception de tubes ignifugés - 4.000 tonnes d'acier sortent chaque année de ses 5 usines. « *Lorsqu'Anikó était enfant, elle venait à l'usine chaque semaine* », se souvient son père. « *J'adorais me perdre dans cet enfer de rouille, d'acier et d'étincelles. Ma mère pensait que j'étais folle ...* », acquiesce-t-elle. Un beau sourire passe sur son visage.

**“J'adorais me perdre dans cet enfer de rouille,
d'acier et d'étincelles”**

Temps figé

Aujourd'hui, pour l'architecte, « CSM est une plaie béante dans la ville. Parce que les propriétaires d'usines n'arrivent pas à se coordonner, rien ne bouge ... Alors que le potentiel de cette zone est simplement énorme » se désole Anikó. En 2016, [Marcel Wanders, fameux designer à qui l'on doit notamment l'aménagement du luxueux Hyatt Hotel à Amsterdam](#) propose le rachat de 30 bâtiments désaffectés. Il se voit opposer une fin de non-recevoir par la poignée de propriétaires concernés. Non, CSM ne bougera pas.



Déli, Désza, Központi ... Les rues désertes s'étirent à perte de vue sous le ciel menaçant. Il est midi. L'heure de la pause déjeuner. Partout, la rouille. Le poids de l'histoire. Bouts de ferraille, carcasses de voitures. Objets inanimés, reliques d'un temps figé. Parfois, des notes de musiques mêlées au bruit des machines qui tire le promeneur de sa rêverie solitaire, de sa déambulation historique.

Les mille vies de Csepel Művek

Au loin, une silhouette humaine se détache, solitaire. Derrick rentre de sa pause. Il travaille depuis 4 mois dans une usine d'engrais chimique. 600 euros par mois, 8 heures de travail chaque jour « *Le travail est OK. Le plus dur, c'est l'isolement : je ne parle pas la langue, et ma famille vit toujours au Ghana* ». Déjà, de sa démarche lourde, l'homme s'en va retrouver son usine, sa machine, son masque à gaz.

Quelques blocs plus loin, des notes d'acid techno - ou le bruit d'une perceuse et d'un marteau. L'atelier de [Gábor Miklós, sculpteur basé à Budapest](#), a des allures d'arche de Noé : un loup, haut de 6 mètres, trône au fond de l'entrepôt. Son voisin ? Un hibou sombre et grave. Krisztián Kovács, ingénieur charpentier, travaille sur une gigantesque baleine de bois bleu. [La sculpture ornera bientôt les bassins des 17e championnats du monde de natation à Budapest](#). Secret professionnel oblige, impossible de la prendre en photo



Un orage passe. Le tonnerre gronde. A l'abri d'un auvent, Attila et ses compagnons couturiers fument une clope, en silence. Première pause de la journée. Il leur reste 4 heures à tirer.



Leurs voisins ? Des potiers, dont l'atelier est noyé par les particules de terre cuite en suspension. « *Mon travail est simple, presque poétique* », sourit Mariska. Sculpter, polir, poncer. Ses mains

caressent l'argile avec douceur.



Au hasard d'un bunker, les membres de [Budapest Scene, l'organisation budapestoise de visite de lieux abandonnés](#), plie bagages. Quelques mots plus tard, on apprend qu'un concert de musique punk se déroule dans le bunker n°11. Lors de la Seconde Guerre mondiale, les 17 bunkers ont permis de sauver la vie des 37.000 ouvriers qui travaillaient à CSM « *alors que les membres de leurs familles, qui vivaient dans le centre ville, étaient menacés* », explique Anikò.



Dans le dédale des couloirs sombres du bunker, les claquements de la batterie se répercutent, insolents : impossible d'en discerner l'origine. Les portes ouvertes mènent à des culs de sac. Désorientent le visiteur. Les portes scellées garderont leur secret.



Le grondement des machines s'est tu. Le jour se couche. La nuit avance. Avale les façades ternies. Et, avec elles, les mystères encore inviolés de Csepel Múvek.

